

LA ROBE EN MIEL
roman

Automne-hiver

Indépendamment du côté spectaculaire de certaines des robes créées par Marie dans le passé — la robe en sorbet, la robe en calycotome et romarin, la robe en gorgone de mer que paraient des colliers d'oursins et des boucles d'oreilles de Vénus —, Marie s'aventurait parfois, en marge de la mode, sur un terrain expérimental proche des expériences les plus radicales de l'art contemporain. Menant une réflexion théorique sur l'idée même de haute couture, elle était revenue au sens premier du mot couture, comme assemblage de tissus par différentes techniques, le point, le bâti, l'agrafe ou le raccord, qui permettent d'assembler des étoffes sur le corps des modèles, de les unir à la peau et de les relier entre elles, pour présenter cette année à Tokyo une robe de haute couture sans couture. Avec la robe en miel, Marie inventait la robe sans attaches, qui tenait toute seule sur le corps du modèle, une robe en lévitation, légère, fluide, fondante, lentement liquide et sirupeuse, en apesanteur dans l'espace et au plus près du corps du modèle, puisque le corps du modèle était la robe elle-même.

La robe en miel avait été présentée pour la première fois au *Spiral* de Tokyo. C'était le point d'orgue de sa dernière collection *automne-hiver*. A la fin du défilé, le mannequin surgissait des coulisses vêtu de cette robe d'ambre et de lumière, comme si son corps avait été plongé intégralement dans un pot de miel démesuré avant d'entrer en scène. Nue et en miel, ruisselante, elle s'avançait ainsi sur le podium en se déhanchant au rythme d'une musique entraînante et rythmée, les talons hauts, souriante, accompagnée d'un essaim d'abeilles qui la suivaient à la trace en bourdonnant en suspension dans l'air, aimanté par le miel, tel un nuage allongé et abstrait d'insectes vrombissants qui accompagnaient sa parade et tournaient avec elle à l'extrémité du podium dans une embardée virevoltante, comme une projection d'écharpe échevelée, sinueuse et vivante, grouillante d'hyménoptères qu'elle emportait dans son sillage au moment de quitter la scène.

Tel, du moins, était le principe. En pratique, les difficultés s'étaient multipliées, et la présentation de la robe en miel au *Spiral* avait nécessité des mois de travail et la mise en place d'une petite cellule spécialisée à Tokyo qui s'était consacrée exclusivement au développement du projet de la robe en miel. Dès le départ, il avait fallu choisir entre travailler avec de vraies abeilles ou de faire appel à un système de faux insectes téléguidés, en s'appuyant sur les travaux les plus récents d'un spécialiste japonais de biorobotique, qui avait créé de minuscules robots aériens dotés de capteurs électroniques ventraux. Après examen de la question, et de nombreux échanges de courriers électroniques entre Tokyo et Paris, agrémentés de documents joints croquignoletés qui contenaient des schémas complexes de prototypes volants miniaturisés, qui avaient des allures sibyllines de machines à

voler de Léonard de Vinci, il apparut qu'il était techniquement possible de faire voler un essaim d'abeille sur un podium de mode. Le principal point positif mis en lumière par les collaborateurs de Marie était que les colonies d'abeilles sont dociles et suivent partout aveuglement leur reine (si une reine parvient à s'échapper d'une ruche, toute la colonie la suit dans la nature, de sorte que certains apiculteurs n'hésitent pas à couper les ailes de leurs reines pour éviter de tels exodes collectifs). Lors d'un premier voyage préparatoire que Marie avait fait au Japon, son assistant lui avait arrangé un rendez-vous avec un apiculteur corse qui vivait à Tokyo, et Marie s'était retrouvée à déjeuner dans un restaurant panoramique de Shinjuku avec un certain M. Tristani ou Cristiani (dont le prénom n'était rien moins que Toussaint). C'était un homme sympathique, débonnaire, vêtu de tweed, de chevrons, de beige et de bordeaux. Il avait le poignet dans le plâtre et le bras en écharpe, et portait d'épaisses lunettes aux verres teintés de jaune qui cachaient un regard aigu, rusé et méfiant. Il avait fait savoir à Marie qu'il était enchanté de déjeuner avec quelqu'un de connu, même si lui-même, toussota-t-il en riant, personnellement, n'avait pas l'honneur de la connaître (oui, je suis très connue, mais personne ne le sait, avait souri Marie — c'est le fin du fin de la notoriété).

M. Tristani ou Cristiani s'était déployé d'aise sur son siège dans la grande salle à manger déserte du restaurant panoramique. Il avait commandé un apéritif et aurait aimé poursuivre avec Marie de tels marivaudages insouciantes pendant le déjeuner, mais Marie n'avait pas l'habitude de badiner pendant les rendez-vous de travail, et, dès que le maître d'hôtel était venu prendre la commande, elle lui avait exposé d'une voix décidée les grandes lignes de son projet. M. Tristani ou Christiani l'écoutait gravement, en hochant la tête, un peu penaud, le poignet dans le plâtre, détachant maladroitement un filet de sole de sa main valide, puis, posant son couteau à poisson sur la nappe, il ramassait sa fourchette et avalait une bouchée d'un air douloureux, et même préoccupé, car, s'il avait bien compris, l'idée consistait à recouvrir un top-model de miel (*piombu* !). M. Tristani ou Cristiani n'apportait pas beaucoup d'éléments de réponse aux multiples interrogations de Marie, se contentant d'éluder les questions avec une expression fataliste en esquissant un geste plein d'éloquence stérile de sa main valide, et, reprenant son couteau à poisson, il se remettait à défaire longitudinalement son filet de sole, en jetant à l'occasion un coup d'oeil rêveur sur le quartier administratif de Shinjuku qui s'étendait dans la brume derrière la baie vitrée. Il restait résolument perplexe, répondait à côté, ou évasivement, aux questions techniques précises que Marie avait préparées avec ses collaborateurs (agenda ouvert à côté d'elle sur la nappe, liste de questions, qu'elle cochait à mesure), sans jamais obtenir le moindre renseignement utile, à croire que Toussaint n'y connaissait rien aux abeilles (ou que l'apiculture n'était pour lui qu'une couverture). Leur collaboration s'en était tenu là, ils s'étaient séparés au bas des ascenseurs à la fin du repas, et il lui avait offert un pot de miel avant de prendre congé (qui avait donné à Marie l'idée du sous-titre de son défilé : *Maquis d'Automne*). Finalement, Marie avait travaillé avec un apiculteur plus bohème, un Allemand installé dans les Cévennes puis dans l'Hokkaido, légèrement homosexuel et follement amoureux d'elle, selon Marie (ou le contraire), qui ne contredisait jamais personne et était prêt à faire ce qu'on voulait de ses abeilles pourvu qu'on lui signât des dérogations et des dégagements de responsabilité pour les autorités sanitaires japonaises et qu'on lui offrît pas mal de blé en contrepartie de ses ruches. Il aurait

peut-être été parfait, cet homme, s'il ne s'était adjoint les services d'un autre Cévenol germanique qui venait également de l'Hokkaido (une sorte d'idéaliste illuminé qu'on ne trouve plus que dans le miel), qui se faisait fort de dresser la reine pour le défilé et en avait fait une démonstration ahurissante dans les bureaux de Tokyo de la maison de couture *Allons-y Allons-o*, devant tout le staff des collaborateurs japonais de Marie, designers et graphistes vêtus de noirs, avec de fines lunettes à monture en titane, des besaces en bandoulière croisées sur la poitrine, graves et sceptiques, réunis en arc de cercle devant une table à tréteaux vide, où, sans la moindre abeille, le gars leur avait fait un numéro pathétique de dompteur de puces, comme dans une vieille plaisanterie, où le dompteur, égarant ses protégées, les appelant par leur nom, les retrouvant, leur faisait faire des acrobaties et des triples sauts périlleux (tout le monde était ressorti de la réunion consterné — et Marie avait viré le type).

La préparation de la robe de miel avait également posé d'épineuses questions juridiques, de contrats et d'assurances. Lorsque, au terme d'un casting organisé dans les bureaux de la maison *Allons-y Allons-o* à Tokyo, le modèle fut choisi pour la robe en miel, une jeune Russe d'à peine dix-sept ans, les avocats de Marie travaillèrent plus d'un mois pour mettre au point le contrat définitif avec l'agence Rezo de Shibuya, contrat de plus de quinze pages qui contenait des quantités d'avenants et des clauses inhabituelle en raison de la spécificité de la prestation. Le mannequin fut invitée à passer plusieurs visites médicales, dut consulter un dermatologue et un allergologue, et des tests furent programmés dans une clinique privée pour vérifier que sa peau pouvait supporter sans risque d'eczéma ou d'irritation un contact massif de miel sur la totalité du corps. Les premières répétitions eurent lieu sans les abeilles (la ruche voyagea par camion de l'Hokkaido seulement quelques jours avant le défilé). L'immeuble *Spiral* avait été entièrement réaménagé, le café et les boutiques fermés au public, et le podium avait été dressé dans le prolongement de la fameuse rampe en spirale qui descend du premier étage le long d'un mur de marbre blanc. Toutes les baies vitrées du bâtiment avaient été borgnolés. La dernière répétition eut lieu dans les conditions même du défilé, parmi les grands drapés noirs et les lumières ambrées des poursuites, des électriciens encore juchés sur des échelles pour régler la position des spots. La scène était recouverte d'épaisses bâches protectrices argentées, et le mannequin, en tennis blanches délacées et maillot de bain deux pièces bleu pâle à fleurs jaunes, un iPod à la taille qu'un réseau de fils emberlificotés reliait à ses oreilles, prenait une série de départs chronométrés par des assistants bardés de matériel informatique, des ordinateurs portables traînaient partout dans les coulisses, sur le sol du podium et abandonnés ici et là sur des chaises. Le staff complet des collaborateurs japonais de Marie avait maintenant pris ses quartiers au *Spiral*. Ils avaient envahis les chaises noires laquées réservées aux spectateurs au pied du podium et regardaient le mannequin accomplir une série de trajets complets à vide en partant des coulisses, sans miel et suivi de nul insecte, traversant le podium dans ses tennis délacés de son pas nonchalant, la moue boudeuse et la démarche éthérée, tandis que des techniciens son, émergeant d'un désordre de flight caisses argentées, réglait les niveaux sonores derrière leurs consoles, interrompant parfois brusquement la musique, pour la faire repartir par bouffées tonitruantes.

Le jour du défilé, quelques minutes avant l'entrée en scène de la robe en miel, régnait encore une effervescence de ruche dans les coulisses. Le mannequin, debout sur un mini tabouret disposé sur une bâche transparente, attendait, entièrement nue, la peau lisse et le sexe rasé, elle ne portait plus qu'un string couleur chair d'à peine deux centimètres de large qui lui couvrait le pubis, et plusieurs maquilleuses, debout à ses côtés, travaillaient sur les parties de son corps qui resteraient découvertes pendant le défilé, couvrant son visage et ses mains de poudre de riz qu'elles appliquaient à la houppette pour faire ressortir sur sa peau, par contraste, l'ambre de la robe de miel qu'elle ne portait pas encore. Plus loin, à côté d'étagères qui contenaient des alambics et des ballons en verre, des récipients à décantation, des creusets en graphite, un essaim d'assistants japonais androgynes s'activaient comme des laborantins autour de la cuve en inox qui contenait le miel, glissant des éprouvettes dans la substance gluante pour recueillir des échantillons dont ils étudiaient la couleur et la viscosité à la loupe, introduisant un thermomètre dans la cuve pour prendre la température du mélange afin que le miel eût l'exacte consistance souhaitée au moment de l'enduire sur le corps du modèle. Quand le mannequin fut prêt, étonnant corps lunaire épilé et poudré, les mains, la face et le décolleté couverts de poudre blanche, les assistants, se mettant à l'ouvrage, commencèrent à la peindre au pinceau, répartissant le miel sur son corps, l'un agenouillé le long de sa cuisse avec une courte brosse en poils de martre, un autre debout sur un escabeau qui lui enduisait le dos et les épaules au rouleau, tandis que d'autres encore lissaient le miel sur ses chairs, tapotaient délicatement sa peau avec des compresses de gaze fines et humides et qu'une grappe de jeunes stagiaires en blouse blanche tournaient autour de son corps immobile pour unifier la couche fraîchement posée à l'aide de sèche-cheveux, afin de donner une ultime touche de laqué à la robe. Une habilleuse accourut avec les chaussures à talons aiguille et les présenta au modèle qui se hissa dessus en prenant appui sur les épaules d'assistants accroupis, une jambe après l'autre, tandis qu'on l'accompagnait en se pressant vers les coulisses en lui faisant un dernier raccord coiffure.

Et, alors, en une fois, au déclenchement de la musique, le modèle s'élança et traversa le podium, suivi de l'essaim d'abeille qui s'était calqué sur son allure, la suivant dans un bourdonnement magique de milliers d'insectes qui couvraient les exclamations admiratives des spectateurs. C'était une réussite inespérée, le modèle avait atteint l'extrémité du podium, elle avait observé une légère pause qu'elle avait marquée en se déhanchant, une main sur la taille, et elle était repartie en sens inverse, quand le miracle s'était produit, l'essaim d'abeilles avait fait demi-tour en prenant exactement le virage à son diapason, avait tourné au plus large en survolant les spectateurs par-delà le podium en provoquant de nouvelles exclamations admiratives, cela n'avait pas duré trente secondes et déjà le modèle revenait sur ses pas, quand, au moment de rejoindre les coulisses, elle eut un quart de seconde d'hésitation devant les deux sorties qui se présentaient à elle — une à gauche et une à droite — et, se souvenant de la consigne particulière de sortir par la gauche pour permettre aux abeilles de rejoindre leur ruche, elle se ravisa au dernier instant pour changer de direction, et, dans ce quart de seconde, dans cette infime hésitation, tout se brisa, s'écroula, le charme se rompit et elle trébucha sur le podium, s'écroula par terre, elle sentit le souffle bruyant des abeilles fondre immédiatement sur sa nuque, et ce fut, à la seconde, la curée, les abeilles la piquèrent de toutes parts, dans le dos,

sur les épaules, sur les seins, dans les yeux, dans le sexe, à l'intérieur du sexe, le mannequin recroquevillé par terre qui se protégeait le visage des mains, se débattant, chassant les assauts des abeilles d'un bras impuissant, se redressant sur les genoux et fuyant à quatre pattes, mais retombant par terre, de nouveau vaincue, comme une torche vivante, immolée, qui se contorsionnait sur le podium, plusieurs personnes s'étaient jetés hors des coulisses pour lui venir en aide, des assistants affolés, impuissants, l'apiculteur allemand qui avait surgi comme un personnage de Grand Guignol, lourdaud et empêtré, dans sa combinaison intégrale blanche de cosmonaute, les gants épais, le masque grillagé sur le visage, des pompiers japonais, des extincteurs à la main, qui s'étaient mis en position au-dessus du mannequin, mais hésitaient à s'en servir de peur d'aggraver le mal.

Et c'est alors que le rideau s'était soulevé et que Marie, lentement, avait fait son apparition sur scène pour saluer le public, comme si elle avait tout orchestré, comme si c'était elle qui était à l'origine de ce tableau vivant, le mannequin martyr entouré de multiples figures de douleur figées, les visages européens, asiatiques, interdits, ralentis, arrêtés, comme dans une vidéo de Bill Viola, avec, autour de la figure centrale du tableau toujours écroulée sur scène derrière elle sous un essaim d'abeilles, les effigies casquées et lourdement costumées de l'apiculteur et des pompiers qui se faisaient face, leurs extincteur à la main, les genoux fléchis, comme à jamais arrêtés dans un geste d'urgence interrompu. Car, refusant de se laisser vaincre par la fatalité, Marie avait assumé le hasard, et elle avait revendiqué l'image, au point de jeter un doute dans l'esprit des spectateurs, comme si la scène entière avait été préméditée. Mais, peu importe que la scène ait été préméditée ou non, l'image avait surgi, dans la réalité ou dans l'imagination de Marie, et elle se l'était appropriée : en se présentant sur scène, elle avait signé le tableau, elle avait apposé sa signature sur la vie même, ses accidents, ses hasards et ses imperfections.

Jusqu'à présent, quand elle travaillait sur une collection, Marie avait toujours refusé ce qu'elle ne contrôlait pas — le hasard, l'involontaire, l'inconscient, le fortuit. Dans son travail, elle s'était toujours attachée à ce qu'elle pouvait contrôler, les détails les plus infimes, si infimes qu'il n'y a même pas de nom pour les nommer, trop

infinitésimaux pour être formulés — le fretin, la vétille, la broutille —, ces détails de détails que, dans l'atelier de création, d'un oeil expert, elle repérait d'instinct sur une robe en préparation, et qu'elle corrigeait immédiatement, annotait d'une ligne d'épingles, qu'elle amendait, à genoux, à coups de retouches imperceptibles, tissus plissés, pincés entre ses doigts, piochant les aiguilles sur le coussinet de velours de la pelote à épingles qu'elle portait en brassard, éliminant les défauts et réglant les problèmes à mesure, échenillant sans fin, de nouvelles imperfections apparaissant toujours à la lumière des dernières corrections effectuées, et ainsi de suite, à l'infini, toujours à la recherche de la perfection. Car, ce que Marie recherchait dans la création d'une collection, c'était la perfection : l'excellence, l'harmonie, une certaine adéquation de la forme et du tissu, du coup d'oeil et de la main, du mot et du monde. La perfection, mirage illusoire, qui s'éloigne comme l'horizon et qu'on poursuit en vain, toujours inaccessible, la distance qui nous en sépare restant désespérément stable, même si les repères au sol, les repères fixes, nous indiquent que des progrès ont été accomplis et que du chemin a été parcouru depuis les premières ébauches préparatoires, quand elles n'étaient encore que des limbes vaporeuses en formation dans l'esprit. Mais, dans sa quête infinie de la perfection, Marie n'avait encore jamais envisagé de travailler consciemment sur ce qui lui échappait. Non, elle voulait toujours tout contrôler — tout, le concept et les détails —, sans voir que ce qui lui échappait était peut-être ce qu'il y avait de plus précieux dans son travail. Le défilé du *Spiral*, et sa conclusion inattendue, lui firent prendre conscience que, dans cette dichotomie inhérente à la création — ce qu'on contrôle, ce qui échappe —, c'est aussi sur ce qui échappe qu'elle pouvait agir, et elle se fixa alors, pour l'avenir, cette consigne vertigineuse : laisser échapper davantage, viser l'imprévisible, oser l'accroc, l'effiloché, le décousu, le rapiécé, l'interrompu.

Les enjeux artistiques de ce voyage à Tokyo étaient tels, pour Marie, qui, dans la même semaine, devait présenter son défilé au *Spiral* et inaugurer sa grande exposition personnelle au *Contemporary Art Space de Shinagawa*, qu'elle était arrivée au Japon les nerfs à vif, épuisée par la tension et le décalage horaire, passant, dans la même seconde, de l'euphorie riante et lumineuse qui la caractérise quand la vie lui sourit à un abattement profond, qui la laissait prostrée et en larmes dans la chambre d'hôtel. Marie, tellement dénudée, fragilisée, vulnérable, hypersensible, endolorie, qu'elle semblait ne plus avoir de peau pour protéger son corps du monde extérieur et paraissait porter en permanence, pareille à ces figures de planche d'anatomie qui présentent un mannequin intégralement écorché, une effrayante robe en nerfs. Marie, robe en nerfs, lunettes noires — la tunique de l'artiste ! — c'est ainsi que je la revois à Tokyo.

La vie, pour Marie, pendant ce séjour à Tokyo, allait être particulièrement prodigue en accidents, en hasards et en imperfections. Nous venions de nous séparer, et quelques jours plus tard, elle allait rencontrer Jean-Christophe de G., qui deviendrait son amant. Marie avait fait sa connaissance lors de l'inauguration de son exposition au *Contemporary Art Space de Shinagawa*. Mais ce que Marie ignorait — et qu'elle ignore toujours —, c'est que j'étais présent, moi aussi, au vernissage de son exposition. Je connaissais les lieux, pour m'y être rendu avec elle le lendemain de notre arrivée à Tokyo. C'est même là, dans ce musée où je l'avais accompagnée pour faire des repérages, que je l'avais vue pour la dernière fois pendant ce séjour à

Tokyo, c'est de là que j'étais parti brusquement, que j'avais pris un train pour Kyoto sans la prévenir. Ensuite, plus rien, je ne lui avais plus donné de nouvelles, et nous ne nous étions plus revus avant notre retour en France. Mais il est peut-être inexact de dire que je ne l'avais plus revue, car je l'avais encore croisée, deux fois, à Tokyo, avant mon départ — une fois, fortuitement, sur un escalator à l'hippodrome de Tokyo, en compagnie de Jean-Christophe de G., et l'autre fois — ce qu'elle a toujours ignoré — lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Après avoir quitté Marie, j'avais passé trois jours à Kyoto, allongé, fiévreux, courbatu, échoué sur un futon dans la chambre traditionnelle de la maison d'un ami. J'étais seul, je ne sortais pas. Je n'avais rien à faire, et je ne faisais rien. Je voulais revoir Marie — dès que je m'éloignais d'elle d'un mètre, je voulais la revoir, rien n'aiguissait autant mon amour pour elle que son absence. A mon retour de Kyoto, pourtant, je n'avais pas trouvé la force d'aller la rejoindre au grand hôtel de Shinjuku où nous étions descendus. J'avais traîné dans Tokyo, et j'avais pris une chambre dans un petit hôtel de la chaîne Toibu (à l'enseigne d'un trèfle, si je me souviens bien), non loin de la station JR de Shinagawa. Je passais mes journées là, seul dans ma chambre, désœuvré, en chaussettes, allongé sur le lit, méditant cette vérité, lancinante et qui s'affirmait à moi chaque jour avec plus d'évidence, que les journées sont affreusement longues et la vie dramatiquement courte. N'ayant pas réussi à joindre Marie au téléphone le soir de mon retour à Tokyo, les choses s'étaient nouées encore plus inextricablement, et je n'avais plus trouvé la force — le désir, ou l'énergie — de la rappeler dans la chambre déserte du grand hôtel de Shinjuku où elle devait attendre de mes nouvelles. Connaissant la date du vernissage de l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, j'avais résolu de la retrouver là.

Le jour du vernissage, en fin d'après-midi, je m'étais préparé pour aller la retrouver. Je m'étais douché longuement dans le minuscule cabinet de toilette de la chambre d'hôtel. Je m'étais rasé, nu dans les dernières vapeurs d'eau qui achevaient de se dissiper autour de moi, devinant à peine mes joues dans les brumes embuées du miroir. Je me faisais face, et j'avais le sentiment, à mesure que je détachais des rectangles de mousse de mes joues, le long de mon cou, dans ce geste rituel que j'accomplissais depuis plus de vingt ans, de me retrouver peu à peu, comme si je refaisais surface après une longue absence, ou une simple parenthèse douloureuse, sentiment renforcé, quasiment illustré, par le fait que, la buée se dissipant peu à peu, mon visage réaparaisait progressivement dans le miroir, se recomposait, par fragments, libérant d'abord le regard — l'inquiétude du bleu gris de mes yeux —, le nez, puis la bouche, les lèvres — et, quand mon visage fut de nouveau complet, je me mis à l'examiner, posément, mes pupilles se déplaçant imperceptiblement le long de sa surface. Je survolais lentement mon visage du regard, je le détaillais longuement, curieux, attentif, essayant de guetter ce que je ressentais maintenant, à quelques heures de retrouver Marie. Mais mes traits ne laissaient rien paraître — même à moi-même, je ne laissais pas deviner l'appréhension que j'éprouvais.

Je mis mon grand manteau gris noir et quittai la chambre. Dehors, il faisait nuit, l'air était frais, l'atmosphère très claire, pure et transparente. J'avais laissé derrière moi

les lumières de la station de JR de Shinagawa, et je suivais dans l'ombre un boulevard qui avait des allures d'autoroute urbaine peu éclairée. Je dus enjamber un parapet de sécurité pour continuer mon chemin vers le sud. Le quartier était de nouveau plus résidentiel, et j'examinais entre mes doigts le plan que j'avais griffonné sur un papier, guettant le moment où je devrais tourner à gauche pour rejoindre le musée, quand, passant devant l'imposant bâtiment gris du siège social d'une société japonaise très connue, je fis un étonnant lapsus visuel au passage, en lisant SORRY plutôt que SONY sur la façade. Je laissai derrière moi cette étrange inscription murale qui avait surgi dans la nuit comme un aveu subliminal que je n'aurais jamais pu faire sous forme verbale à Marie, et, continuant de progresser ainsi le long du boulevard, perdu dans mes pensées, je me rendis compte que je m'étais avancé trop loin et je revins sur mes pas en approchant de Gotenda. Je ne sais combien de temps je tournai ainsi dans le quartier. Je m'étais égaré, l'inquiétude s'était emparée de moi, la peur de m'être perdu s'ajoutant à l'anxiété que j'éprouvais à la perspective de retrouver Marie.

Il régnait une animation de grand soir sur le parking du grand hôtel qui jouxtait le musée, une multitude de taxis arrivaient et déchargeaient des clients qui se rendaient à l'exposition, repartaient dans la nuit dans un ballet ralenti de pinceaux de phares, tandis que d'autres taxis arrivaient, isolés, dans leurs couleurs acidulées, verts, orange. Quelques voitures officielles étaient garées le long d'un bosquet, et les chauffeurs gantés, la casquette à la main, attendaient en fumant une cigarette dans la pénombre. Un policier harnaché d'un gilet jaune autoréfléchissant réglait la circulation dans les contreallées, guidaient les voitures d'un mouvement ralenti de matraque rouge lumineuse le long de barrières disposées en épi. De toutes parts, des groupes d'invités s'attardaient sur le parking, en manteaux sombres et habits de soirée, une invitation à la main, comme avant un concert, devant un Opéra, avec ici et là quelques tenues plus excentriques, lunettes colorées et coiffures voyantes, écharpes fluorescentes, touches de rose flashy, de cuir et de fuschia. Certains invités s'étaient déjà engagés dans l'allée, et je suivis le mouvement, je me mêlai à la foule. Je descendais l'allée de pierres inégales qui s'enfonçait dans les sous-bois en direction du musée, la tête baissée, craignant le regard des autres invités, même si la menace que je sentais peser sur moi était diffuse, je ne connaissais personne et personne ne semblait s'intéresser à moi. Des bribes de conversations en toutes langues parvenaient à mes oreilles dans la tessiture de la nuit, je captais des morceaux de phrases sorties de leur contexte, fragments incohérents, propos décousus ("but it's *exactly* what I told him"), ou plaisants ("tu ne trouves pas qu'il est un peu trop petit, mon chapeau"), télescopés, incompréhensibles, en anglais, en français, en japonais (la plupart des langues me laissaient indifférents, mais chaque fois que j'entendais parler français, je ressentais une brusque bouffée d'inquiétude, et j'accélérais le pas, ou je ralentissais, pour laisser le danger s'éloigner). L'allée, peu éclairée, continuait de s'enfoncer dans les sous-bois, on devinait les ombres effilées des arbres qui descendaient en pente douce vers un petit lac. A mesure que nous nous enfonçons dans le noir, le bruit des conversations s'atténuait, comme si l'obscurité invitait à baisser la voix, et c'est presque en chuchotant qu'étaient effectués les derniers mètres qui menaient au musée.

Mais, à l'approche du musée, par delà le grand mur d'enceinte qui en protégeait l'accès, se faisait entendre le souffle d'une rumeur continue, un brouhaha puissant et ininterrompu, éclats de voix plus claires, rires, exclamations, où se mêlaient quelques notes de musique classique atténuées qui venaient de nulle part et allaient se perdre dans le ciel. Les deux battants du grand portail métallique étaient ouverts, et, d'un coup, dans la nuit, éclairée par les lumières tremblotantes de milliers de photophores, apparaissait la silhouette blanche et allongée du *Contemporary Art Space de Shinagawa*, qui tranchait par sa radicalité architecturale dans l'écrin de verdure enténébrée qui l'abritait. Un couloir de lanternes traditionnelles posées à même le sol traçait un chemin de lumière dans les jardins, une haie de petites flammes vivantes, ambrées et torsadées, qui conduisait les invités vers le bâtiment principal. Une centaine de personnes se pressait dans le parc, leurs dos en mouvement ondulant dans les lueurs fauves des bougies, et un attroupement s'était formé devant l'unique entrée du musée, sur laquelle veillaient deux jeunes hommes badgés en costumes sombres qui contrôlaient les cartons d'invitation, renvoyaient certains invités vers une table d'accueil, où des hôtes assises devant de petits cartels imprimés, sur lequel apparaissaient les mentions PRESS ou GUESTS, cochaient des noms sur d'épaisses listes à plusieurs feuillets, remettaient des enveloppes nominatives, parfois des catalogues.

Arrivé devant l'entrée, je me désolidarisai de la foule, je m'extrais du flux naturel du cortège d'invités qui entraient dans le musée, et je rôdai un instant sur place, indécis, dans mon grand manteau gris noir — et je sentis immédiatement que ma présence intriguait. Je n'avais évidemment pas de carton d'invitation, et je n'avais pas l'intention de me présenter pour me faire annoncer auprès de Marie. Je n'essayai même pas d'entrer, je jetai un simple coup d'oeil furtif à l'intérieur par-dessus la sorte de barrière invisible que délimitait la présence des deux jeunes hommes badgés en costumes sombres qui veillaient sur l'entrée. Je cherchai un instant Marie du regard dans l'animation du hall, craignant autant de l'apercevoir que de ne pas la trouver. Le grand hall de marbre noir grouillait de monde, et je n'aperçus pas Marie dans la foule. Un vestiaire provisoire avait été dressé sous une structure métallique amovible dans un angle du hall, et des jeunes femmes en chemisiers blancs recueillaient les manteaux en échange de jetons rouges qui cliquetaient sur le comptoir. Débarrassées de leurs manteaux, les femmes apparaissaient en robes du soir, épaules nues, soies citron et safran, talons aiguilles, bas résilles et corsets de cuir tressé, qui les faisaient frissonner dans les courants d'air en s'enrobant les bras nus du bout des doigts avant de se hâter vers les salles d'exposition. Je louvoyais toujours dehors aux portes du bâtiment, quand je remarquai la présence de la salle de contrôle du musée, derrière une vitre semi-opaque. Des dizaines de points rouges de voyants lumineux brillaient dans la pénombre comme sur le tableau de bord d'un Boeing. Un gardien était assis là, qui surveillait les écrans de contrôle en silence. La rangée supérieure de moniteurs, dont je percevais le scintillement continu dans l'obscurité, se concentrait sur les environs du musée, aussi bien sur l'extérieur, sur l'allée qui descendait vers le lac, où l'on apercevait encore des invités qui étaient en train d'arriver, que sur le grand hall de marbre noir au seuil duquel je me trouvais. Sur l'autre rangée de moniteurs, toutes les caméras étaient dirigées vers les salles d'exposition, où avait lieu le vernissage, mais on ne percevait rien de plus qu'un grouillement continu de foule indifférenciée. Je ne détachais pas les yeux de cette

rangée de moniteurs qui scintillaient dans les profondeurs de la cabine de surveillance, et j'essayais de détailler chaque écran, de les fouiller du regard, je scrutais leur surface à la recherche de Marie, j'espérais voir soudain surgir à l'image, même fugitivement, perdue au milieu de la foue, sa silhouette émouvante — mais il n'y avait pas de trace de Marie sur les écrans.

Depuis une semaine, mais plus encore depuis quelques minutes, depuis que sa présence, ou son absence, hantait les écrans de ces moniteurs vidéos, qu'elle était à la fois si proche et si lointaine, hors de portée, invisible, inatteignable, s'était exacerbée en moi, dans quelque faille douloureuse de ma personnalité, une qualité particulière de manque que je n'avais jamais éprouvée. En d'autres temps, je pouvais rester éloigné de Marie pendant de longues périodes, nous pouvions ne pas nous voir pendant une semaine, sans qu'elle me manquât le moins du monde, mais ce soir, en raison de la fragilité émotive dans laquelle m'avait plongé notre rupture récente — c'était ici même, il y a moins d'une semaine, que je l'avais vue pour la dernière fois —, je voulais à toute force la revoir. Le manque s'était constitué, il s'était comme incarné, durci, solidifié, un manque insupportable. Où était-elle, mon amour ? A quoi ressemblait-t-elle, ce soir, Marie Madeleine Marguerite de Montalte ? Quels étaient son expression, son visage, comment était-elle habillée ? Marie, tellement absente, maintenant.

Je sentais la présence invisible de Marie, très forte, puissante, attractive, je la sentais présente dans le musée, elle devait être là, physiquement, à quelques mètres de moi, en réalité de tendresse et de chair, à m'attendre peut-être, à guetter mon arrivée, et je ne pouvais pas l'atteindre, je me trouvais arrêté par cette frontière symbolique sur lesquels veillaient ces deux jeunes hommes en costumes sombres, ce barrage virtuel que rien de rationnel, pourtant, n'aurait dû m'empêcher de franchir. Rien, si ce n'est mon anxiété, mon amour et ma névrose.

C'est alors que le gardien qui me tournait le dos en surveillant paisiblement ses écrans dans la salle de contrôle, se retourna, machinalement, et m'aperçut, son regard se posa sur moi à travers la cloison semi-opaque qui nous séparait, un regard distrait, vide, mais je fus immédiatement persuadé qu'il m'avait reconnu, et même identifié, car il m'avait déjà vu dans mon grand manteau gris noir, ce grand manteau gris noir que je portais ce soir mais que je portais également le soir où j'étais repassé au musée à mon retour de Kyoto, quand j'avais forcé le passage pour pénétrer dans le musée, de nuit, agité, agressif. Il m'avait reconnu, et je fis immédiatement demi-tour pour lui échapper, je m'éloignai à grand pas dans la nuit, je repris le chemin de la sortie pour quitter le musée, les flammes des photophores vacillaient à mes pieds comme de fragiles petites fleurs tourmentées par le vent. J'avais relevé le col de mon manteau et je pressais le pas dans l'allée, croisant encore quelques invités qui arrivaient au vernissage, que je bousculais de l'épaule, zigzagant, me frayant un passage, quand j'aperçus soudain les deux points rouges luminescents des caméras de surveillance du portail métallique de l'entrée, et je sus d'instinct que j'étais toujours dans l'image des écrans de contrôle, et qu'on me suivait des yeux, qu'on s'était peut-être même regroupé dans la salle de contrôle pour suivre ma progression, suivant ma silhouette à la trace d'écran en écran. Je bifurquai alors, brusquement — pour me défaire du filet d'ondes électroniques dans lequel j'étais empêtré, sortir du champ des

caméras. Je quittai l'allée et m'engageai à grands pas sur les pelouses, m'éloignai vers les confins du parc.

L'arrière du musée était complètement plongé dans le noir, il n'y avait plus de caméras de surveillance, il ne pouvait plus y en avoir, je n'apercevais plus aucun de ces points rouges laser témoins de leur présence. J'évoluais dans les ténèbres les plus complètes à présent, j'avais ralenti pour ne pas rencontrer d'obstacle, et je frôlais le mur de la main pour continuer à progresser. Des camions de traiteur étaient garés là dans la pénombre à l'arrière du bâtiment, qui stationnaient le long des portes de service des cuisines, et je me faufilai entre les flancs des véhicules, débouchai devant les cuisines, dans un îlot mal circonscrit, protégé de barrières et de poubelles, qui faisait office à la fois de garde-manger et de débarras, rempli de caisses en plastique ajourées pleines de verres neufs calibrés, de cartons de bouteilles entreposés en pile, de plateaux de cocktail en attente encore recouverts d'un film transparent. Je m'arrêtai, et je ne bougeai plus, je retins mon souffle et je prêtai l'oreille. Rien, pas un bruit, je ne percevais aucune animation derrière moi, pas un bruit dans le parc non plus. Je laissai encore s'écouler quelques instants et je me remis en route. C'est alors que je fus attiré par un bruit, une rumeur plutôt, confuse, que je ne parvins d'abord pas très bien à localiser. Je levai la tête et j'aperçus de la lumière sur les toits, des reflets de clarté diffuses qui provenaient sans doute de l'intérieur du musée. J'examinai les alentours et j'avisai un muret contre la façade. Je me hissai dessus, me redressai et scrutai la nuit du regard. Je progressai encore de quelques mètres, lentement, en équilibre sur le muret, escaladai un rebord qui menait à une plateforme intermédiaire, et, de là, j'eus accès à un escalier de secours métallique qui montait le long de la façade, protégé par un garde corps ajouré cylindrique. Je m'étais engagé dans l'escalier, je gravissais les degrés en plein air, prudemment, un peu empêtré dans mon grand manteau gris noir, m'agrippant aux barreaux, dont je sentais le contact très froid sous mes paumes, prenant garde où je posais les pieds. Le ciel apparut alors sous mes yeux, très pur, piqueté d'étoiles, par-delà la ligne des toits du musée. Le froid était beaucoup plus vif en hauteur, et un petit vent piquant me brûlait les joues.

La toiture du musée, qui avait cette forme de longue aile d'aéronautique profilée, qui donnait au bâtiment son profil caractéristique, était très légèrement bombée, la coque d'aluminium parcourue d'un réseau de filins métalliques. Je gravis encore un degré de l'escalier de secours, et, m'aidant de la main, posant un genou d'abord, je me hissai et accédai au toit, fis quelques pas, à croupetons, sans me redresser, évoluant sur la surface légèrement inclinée de la couverture d'aluminium, entre des bouches d'aérations qui exhalaient d'hésitants lambeaux de vapeurs dans la pénombre. J'aperçus alors, dans l'air glacé de la nuit, une petite ouverture vitrée à quelques mètres de là, un hublot ménagé dans la surface inclinée du toit, d'où s'échappait des lueurs de lumière blanche qui se diffusaient dans la nuit. C'est de là, sans doute, que provenait le brouhaha étouffé qui avait attiré mon attention. Sans me redresser, toujours à croupetons, presque à quatre pattes, je m'approchai sans bruit du hublot, et, me penchant au-dessus du vitrage, je découvris la salle d'exposition où avait lieu le vernissage de l'exposition de Marie. J'apercevais la foule en contrebas, très dense, volubile, de laquelle émergeaient un bouquet de verres mobiles, les taches de couleur des cravates et des robes, des mains en mouvement qui

rythmaient les conversations. Je regardais cette foule en dessous de moi, le bruit des conversations étouffé par l'épaisseur du verre, et je m'interrogeais sur la nature de la réalité que j'avais sous les yeux, je ne savais quelle valeur accorder à ce réel engourdi qui m'apparaissait comme à travers un voile cotonneux, cette réalité comme tamisée, filtrée, qui avait quelque chose d'une projection en trois dimensions d'une scène issue du passé, un monde proche et inatteignable, sur lequel je n'avais aucune prise, avec lequel je ne pouvais pas interagir, les personnages semblant évoluer non pas dans le présent mais dans un passé déjà depuis longtemps révolu, dans des sortes de limbes — avant la naissance, après la mort — comme si j'assistais à une scène qui avait été engendrée par la démoniaque machine de Morel décrite par Bioy Casares. Immobile sur le toit, je fus alors pris d'un vertige et tout se confondit dans mon esprit, le passé et le présent, tandis que des éléments du futur, des éléments dont je n'aurais connaissance que plus tard vinrent interférer avec ce que je vivais maintenant — car c'est ce soir-là que Jean-Christophe de G. avait fait la connaissance de Marie, c'est ce soir-là, pendant le vernissage de cette exposition, qu'ils s'étaient rencontrés. J'avais donc forcément dû apercevoir Jean-Christophe de G. ce soir-là, mes yeux avaient certainement dû se poser sur lui à un moment ou à un autre, ce qui signifie que j'étais — que j'allais être ou que j'avais été — le témoin de leur rencontre.

Je ne bougeais pas sur le toit, je demeurais légèrement en retrait du hublot, le corps dissimulé, tapi dans la pénombre, qui ne laissait aucune prise aux regards, pour ne pas être repéré des invités, seul le faisceau immatériel de mon propre regard plongeait en contrebas dans la salle d'exposition. Ce n'était pas la première fois que j'apercevais cette grande salle de musée qui brillait à présent de tous ses feux en ce soir de vernissage, je l'avais connue parfaitement déserte, impressionnante de nudité, quand j'avais accompagné Marie lors des premiers repérages de l'exposition, je l'avais connue très sombre aussi, quelques jours plus tard, sans le moindre éclairage, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de nuit dans le musée et que j'avais traversé en coup de vent l'exposition de Marie dont le montage venait d'être terminé, et je la découvrais à l'instant, ni blanche ni noire, mais de toutes les couleurs, vibrante de conversations, d'animation et de vie, comme une troisième couche de réalité qui se superposait aux deux autres qui appartenaient déjà aux souvenirs et qui s'imposa à moi avec une force de conviction indéniable, un effet de réel saisissant, car Marie était là, je l'avais sous les yeux.

Marie, que je regardais fixement, je la voyais, elle, là, son corps, sa peau, sa présence, son aura, son allure, et j'avais envie de pleurer, Marie, dans la lumière, en robe bleu électrique, les yeux légèrement maquillés, les lèvres plus soutenues, d'un rouge vif, franc, écarlate, absolu, Marie, émouvante, détendue, souriante, qui était entourée de quelques personnes, une petite cour d'admirateurs et d'officiels, parmi lesquelles je reconnus son collaborateur Yamada Kenji et le directeur du *Contemporary Art Space* (avec sa barbe poivre et sel, qui lui donnait des allures d'Occidental, de Méditerranéen ténébreux, ombrageux critique d'art espagnol ou austère commissaire d'exposition portugais — le sel et le poivre ne faisant pas tellement japonais). Marie serrait des mains autour d'elle, recevait des compliments, parlait à plusieurs personnes à la fois. A mesure que je l'observais, je me rendais compte qu'il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance,

une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage —, et je ne sais si au soulagement que j'éprouvais de ne pas la voir malheureuse ne se mêlait pas un pincement d'amour-propre blessé de la découvrir aussi sereine et épanouie si peu de temps après notre séparation. Mais je n'ignorais pas que les apparences sont parfois trompeuses (et, qui sait si, derrière la vitrine de sérénité qu'elle affichait, les larmes ne veillaient pas à l'intérieur — qu'un rien pouvait activer et faire couler à flots).

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre du vasistas dans cette réalité d'aquarium, qui passait fluidement de groupe en groupe, comme un dauphin sinueux dans sa robe bleu électrique, précédée d'une escorte de poissons pilotes empressés qui lui traçait la voie dans la foule. Elle échangeait un mot avec chacun, riait un instant de bon coeur en exerçant une pression amicale sur un avant-bras, et je regardais sa bouche lumineuse et ravie, que je voyais prononcer de silencieux "bonjour" quand elle serrait la main d'un invité. Je me rendis compte alors qu'à force d'observer sa bouche — ses déplacements labiaux, la position de sa langue —, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi de ses lèvres, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait en souriant à quelque Japonais qui lui était présenté. Je continuais de regarder Marie, je ne pouvais détacher mon regard de sa bouche, que j'avais tendrement enserrée dans mon champ de vision, tout près de ses lèvres et m'approchant encore, lui effleurant la langue des yeux dans un furtif baiser mental. Je me mis alors à ressentir une inquiétude diffuse, craignant soudain de suprendre quelque secret ce soir sur ses lèvres, un aveu involontaire, quelque chose que j'aurais dû ignorer et qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer depuis le toit du musée. J'imaginai avec crainte être soudain témoin d'une révélation, quelque chose d'intime, de privé, de bouleversant, qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances de notre rupture, mais la seule phrase que je parvins à saisir sur ses lèvres ne m'apprit rien de particulier sur son état d'esprit. Non, cette phrase, la seule phrase complète et cohérente que je pus lire sur ses lèvres ce soir-là — du pur Marie, sa quintessence —, qu'elle avait dite les yeux brillants, avec une sorte de franchise souveraine et de timidité enjouée, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque"